

## Mahbubani, le penseur qui secoue l'Occident

PAR MATHIEU LAINE\*

**Poursuivant son « tour du nouveau monde », l'essayiste a rencontré Kishore Mahbubani, théoricien du miracle asiatique et de l'enlèvement occidental. Le Singapourien en est certain : « L'Asie décidera. »**

**D**epuis que j'ai engagé mon tour du nouveau monde à la rencontre des penseurs trop peu connus de notre temps, j'ai une obsession : celle d'échapper au biais occidentocentré dont nos modes de réflexion souffrent rageusement. Dans cette quête qui nous mènera donc en Europe et en Amérique du Nord mais aussi en Amérique latine et en Afrique, j'ai été décontenancé lorsque plusieurs bons connaisseurs de l'Asie ont cherché à me décourager en affirmant que l'Orient produisait non des penseurs (*thinkers*) mais des faiseurs (*doers*). Comme si,

au soleil du grand rattrapage, être intellectuel avait désormais quelque chose de suranné.

Et puis est arrivé Kishore Mahbubani. Au premier abord, l'homme, félin, impressionne par son regard perçant et sa mâchoire verrouillée. De taille plutôt petite, mais emplissant l'espace d'une énergie palpable, il paraît chargé de la toute-puissance asiatique, son sujet d'étude. Fils de parents immigrés indiens, Mahbubani est né à Singapour en 1948 au lendemain de la partition de son pays d'origine. Il suit des études de philosophie et d'histoire, mais c'est dans ■■■

## La droite ne connaît pas son bonheur

PAR SÉBASTIEN LE FOL

Alors, morte, la droite ? Le parti qui prétend l'incarner, Les Républicains, agonise. La ligne Manif pour tous a échoué politiquement. « *Il faut clairement abandonner les sujets de mœurs : les Français sont devenus libéraux : les gens vivent comme ils le veulent* », estime dans *Le Point* Emmanuelle Mignon, ancienne conseillère de Nicolas Sarkozy<sup>1</sup>. Le positionnement identitaire s'est révélé tout aussi infructueux. Les Républicains connaissent eux aussi un problème avec le réel. Ils sont en guerre contre un présent qu'ils jugent insignifiant. Pour ne pas le voir, ils l'étouffent sous le poids d'un passé idéalisé. Or, comme

l'écrit le professeur d'économie Pierre Bentata dans son essai « *L'aube des idoles* » (Editions de l'Observatoire), « *aimer le présent, c'est finalement faire le deuil d'une croyance rassurante, mais illusoire, accepter que rien ne dure et rien ne soit figé, ni la culture, ni la nation, ni la nature (...). Ce qui a eu lieu est mort et l'humus des événements passés doit nourrir le présent, pas l'asphyxier* ». Si elle veut renaître, la droite a intérêt, enfin, à s'intéresser à son temps. Ces dernières années, elle a repris du poil de la bête sur le terrain intellectuel. Ses idées connaissaient une embellie, mais elle devenait doctrinaire et donneuse de leçons.

Comme si, pour paraître crédible, il lui fallait endosser le sectarisme qu'elle dénonçait à gauche. C'est la gauche qui a inventé la droite. On est (encore) catalogué ainsi dès lors qu'on ne se dit pas de gauche. La droite fait un complexe. Enfermez-la dans une école ou un parti, elle dépérit ! Et si la droite était en train de revenir à son état naturel, la liberté : sans étiquette ? Pour la première fois, elle gouverne le pays incognito. Sa philosophie et son esthétique inspirent la littérature, alimentent les cuisines, irriguent les nouvelles aventures entrepreneuriales. Tout fout le camp ? Oui, même la droite ! ■

\* Entretien à lire sur [lepoint.fr](http://lepoint.fr).

## LE POSTILLON

### LE TOUR DU NOUVEAU MONDE

■■■ le domaine des relations internationales qu'il va exceller. Diplômé pendant plus de trente ans, cet habitué des classements des personnes les plus influentes du monde représentera son pays auprès des Nations unies et assurera même la présidence du Conseil de sécurité. Professeur à l'école Lee Kuan Yew de politiques publiques de l'Université nationale de Singapour, il est membre du conseil d'administration d'universités prestigieuses, dont Yale et Bocconi. Entre son premier ouvrage au titre provocateur, « Les Asiatiques sont-ils capables de penser ? » (non traduit), et son dernier opus, « L'Occident (s') est-il perdu ? Une provocation », je ne pouvais m'attendre qu'à un tête-à-tête sans concession. L'intellectuel commence par me scruter comme si j'étais un étudiant sur le point de passer un oral. Est-ce là l'effet d'une mise en scène, d'une timidité murée dans du béton armé ? Ou suis-je, moi, saisi d'une forme de tétanie générée par l'excellence asiatique ? Soudain, le professeur me décoche, de ses dents remarquablement blanches, un sourire qui rompt le sortilège. Pas totalement rassurant, il m'évoque celui du chat d'« Alice au pays des merveilles ». Cet air malicieux, perçant, concentré ne le quittera plus de tout notre entretien.

La rhétorique de Mahbubani trahit un esprit charpenté, vif et désireux de vaincre l'armée (rouge) des idées reçues. J'ai parfois le sentiment de faire face à un croyant animé par une foi ardente, presque un dragon décuplant ses forces au gré des faits et données qu'il lance comme s'il crachait des langues de feu. Son débit est soutenu, de plus en plus rapide au fil des idées. L'espace d'un instant, je comprends que cet homme plaide. Comme s'il était besoin de démontrer l'évidence : la fin de l'hégémonie sans partage de l'Occident et l'émergence revancharde d'un nouvel ordre global dans lequel la Chine et l'Inde redeviennent les deux premières puissances. Il ne parle pas tant de rattrapage que de retour à l'ordre naturel du monde, celui où l'Asie a dominé pendant près de deux mille ans avant que la civilisation occidentale déplie son génie au point de dominer à son tour, pendant deux cents ans, le monde entier.

Guère tendre avec l'Ouest, l'homme nous traite comme on secourrait un peu brutalement un ami pour l'éveiller de sa torpeur. Il pose les bonnes questions, celles qui font mal, que l'on ne veut pas entendre, mais qu'il faut bien affronter. Ses réponses sont parfois excessives, à moins qu'il ait pleinement raison. Il nous faut en tout cas les recevoir pour cesser de nous mentir à nous-mêmes.

La démonstration de Mahbubani est clinique. Le moteur du fulgurant succès occidental provient d'une double étincelle, de la raison et de la conceptualisation, qui a déclenché,

avec les Lumières, une incroyable révolution artistique, culturelle, intellectuelle, scientifique et industrielle. Pour répondre aux gigantesques problèmes sociaux qui se posaient alors, une ingéniosité inédite a ouvert grandes les portes de la création, de l'innovation, de la technique. L'Occident a inventé le « monde libre » et ses réalisations ont été impressionnantes.

L'accélération récente de tous les indicateurs du mieux-être humain – santé, prospérité, sécurité – a été largement documentée par Steven Pinker, Johan Norberg ou Max Roser. S'il partage leur constat, Mahbubani s'étonne, avec eux, du manque d'information de populations conditionnelles gagnées par le pessimisme, alors même que les conditions de vie se sont considérablement améliorées. Et d'égrener une série de statistiques aussi justes qu'oubliées par les professionnels de la complainte : les trois quarts de la population mondiale vivaient dans la misère en 1950, 44 % en 1980, moins de 10 % aujourd'hui ; en 1800, 120 millions de personnes savaient lire et écrire dans le monde, ils sont 6,2 milliards désormais ; ces vingt-cinq dernières années, la faim dans le monde a baissé de 40 % et la mortalité infantile a été divisée par deux... L'Asie d'alors cherchait depuis plus de mille ans à régler des problèmes de famines, d'inondations, de pandémies et de pauprété que l'Ouest est venu éteindre en grande part.

**Le poison de l'idéologie.** L'Occident est allé vite et loin, mais la course en tête prend fin. Les démocraties libérales se cabrent, dans la rue comme dans les urnes. Les populations, inquiètes de fêlures qu'elles attribuent à la globalisation, appellent à un sursaut populiste, à la « démondialisation ». Mais Kishore Mahbubani ne croit pas à l'avènement de cette « *aberration occidentale* ». Il rappelle que, si seulement 12 % de la population mondiale vit en Occident, les 88 % restants sont, eux, satisfaits de la mondialisation. Mieux, ils veulent continuer à s'étendre, à se développer, à converger. Eux décideront, pas l'Ouest. Mahbubani assume ensuite que l'Asie a copié efficacement le mode de développement de l'Ouest, obsédée par ce qui marche, assoiffée d'actions et de pragmatisme, nous laissant volontiers ce poison autodestructeur qu'est, à ses yeux, l'idéologie. Résonnent alors en moi ces mots d'Alain Peyrefitte dans « La société de confiance » : « *Le développement est allérgique au dogmatisme.* » Le Singapourien poursuit en désignant par « *grande convergence* » ce rapprochement des pays du monde vers un seul et même tout, se positionnant en réplique frontale à Kenneth Pomeroy qui, en 2000, prédisait une « *grande divergence* », ce monde dans lequel l'Europe allait... triompher.

A partir de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, ce que l'Occident a conçu a fini par gagner les pays les plus pauvres afin qu'à leur tour ils

Ce que l'Occident a conçu a fini par gagner les pays les plus pauvres afin qu'à leur tour ils puissent échapper à la misère. Témoin de son triomphe, l'Occident finit, lui, par défaillir.



### *De l'autre côté du miroir*

puissent échapper à la misère. Témoin de son triomphe, l'Occident finit, lui, par défaillir. Les Occidentaux s'inquiètent de la baisse du pouvoir d'achat, de l'exacerbation des inégalités, du flux de migrants... Aujourd'hui, ils pourraient sortir de l'impasse, à condition de revenir à l'action, d'arrêter de tout imposer, notamment par les interventions militaires, qu'il faut cesser sur-le-champ, nous dit sans ménagement Mahbubani.

Malgré l'excès dont il fait parfois preuve, je l'écoute avec attention, suivant en cela le commandement d'Hubert Védrine dans la préface de son dernier essai. Car je perçois l'importance de son regard à l'aune de nos manquements, de nos prétentions, de nos égarements et de nos illusions. J'ai à cet instant précis la sensation que c'est tout l'Occident qui devrait tendre l'oreille. Sa lucidité, son recul – qu'il tient pour partie de sa culture asiatique, mais aussi, j'en suis sûr, de son amour de Tolstoï, dont il m'avoue être un fervent lecteur – nous invitent à tirer les leçons de nos erreurs pour enrayer, tant qu'il en est encore temps, le siphon tragique qui nous emporte à présent.

Mahbubani finit par me confesser qu'enfant il a connu la misère. Il a donc pleinement conscience des effets pervers du sentiment d'impuissance et de crainte face à un avenir qu'on n'imagine pas autrement que bouché. Il l'a vécu dans sa chair. Mais il aimerait nous convaincre qu'en faisant les bons choix on peut briser, comme lui, sa famille et son peuple l'ont expérimenté, la fatalité. Qu'aucun avenir n'est écarté.

Avec le réveil du « Reste », Chine et Inde en tête, la parenthèse d'une domination occidentale se referme abruptement.

Notre premier drame, à nous Occidentaux, est de ne pas vouloir l'entendre, me dit-il, prophétique. L'ancien diplomate s'attarde un moment sur les enjeux colossaux de la puissance chinoise. En Chine, près de 2 milliards d'individus sont sortis de la pauvreté, ce qui a permis l'émergence d'une classe moyenne considérable. La nouvelle route de la Soie donne la mesure de ce nouvel équilibre du monde.

**Condescendance et aveuglement.** Cet avertissement, des génies de la compréhension de l'observation humaine l'ont déjà formulé, fais-je remarquer. C'est en 1973 qu'Alain Peyrefitte a publié son magistral « Quand la Chine s'éveillera... le monde tremblera ». C'est Michel Houellebecq qui a récemment osé l'affirmer alors que la Oswald Spengler Society lui remettait un prix. La vérité sort toujours de la bouche des romanciers. Peut-être, répond le Singapourien : « *Mais apparemment vous n'avez pas compris le message.* » Le regard occidental, lâche-t-il tout net, reste suffisant, condescendant, supérieur. Quand il n'est pas obéré par des ceillères.

La guerre économique et idéologique à laquelle nous assistons entre la Chine et les Etats-Unis, détaille-t-il, est caractéristique de cet aveuglement. J'évoque alors les travaux de Graham Allison. Si la vénérable Sparte entre en guerre contre Athènes, c'est parce qu'elle sent, au sens animal du terme, l'inexorable montée en puissance de cette dernière. C'est ce qu'Allison appelle « le piège de Thucydide ». Aucun n'a intérêt à la guerre, mais chacun y va tout droit, porté par des forces impossibles à dominer. Depuis la Renaissance, ce ■■■

■■■ phénomène s'est répété seize fois et a conduit douze fois à la guerre. La Chine et les Etats-Unis sont-ils pris dans cette spirale infernale ? Kishore Mahbubani le pense et nous invite, pour éviter le pire, à décentrer le regard. Il y a urgence. Donald Trump n'aura pas eu le temps de lire Thucydide qu'il aura déterré la hache de guerre à coups de tweets : le dernier en date tout début mai – « *With China we lose 500 billion dollars* » – a fait plonger les Bourses asiatiques. L'entrepreneur sino-américain Kai-Fu Lee ajoute que sur le terrain du numérique la Chine est techniquement bien supérieure aux Etats-Unis : « *Si les données sont le nouveau pétrole, la Chine est la nouvelle Arabie saoudite.* » Dans ce combat de titans, l'Europe n'est plus même citée.

« **La Chine n'est pas l'URSS** ». Mahbubani semble méditer quelques instants. Puis approuve, tranchant : c'est entre les Etats-Unis et la Chine que les jeux se feront. Le vainqueur fixera les règles du monde de demain. L'Europe, selon lui, pourrait retrouver un rôle si elle se débarrassait de l'idéologie qui la ronge et enfourchait à nouveau le cheval de la croissance, de l'innovation et de la connaissance. Mais elle en est loin, assène-t-il.

La fin de notre entretien approche. Je reste songeur et m'accroche à cette toute dernière phrase de mon interlocuteur : pour réinventer son avenir, le meilleur allié de l'Occident, c'est son histoire, ses racines, son héritage intellectuel. Et une valeur au firmament de toutes : la liberté. Sur ce plan,

la Chine et une large partie de l'Asie ont certes copié nos processus de croissance, mais elles nous ont laissé, pour une bonne part, la démocratie, l'Etat de droit, le pluralisme. Le monde libre est certes menacé chez nous, mais il ne semble pas plus être un horizon enviable pour les nouveaux puissants de ce monde. Le Singapourien claque l'argument : « *Des millions de Chinois quittent la Chine chaque année et y reviennent... librement ! Ne vous trompez pas : la Chine, ce n'est pas l'URSS, où beaucoup cherchaient à franchir les murs au péril de leur vie. Aujourd'hui, les Chinois savent très bien que leur sort est meilleur qu'au temps de Mao et anticipent une amélioration de la qualité de vie pour leurs enfants. Ce n'est pas le cas de l'Occident.* »

Pas faux. Mais peut-on feindre d'oublier la dérive du fiasco géant des Chinois dopé à l'intelligence artificielle par un régime utilisant l'autoritarisme communiste pour étouffer toute aspiration démocratique ? Peut-on croire que le régime résistera à la montée des classes moyennes ? Et peut-on, nous, jouer les professeurs de liberté, nous qui traitons si mal nos valeurs en préférant des candidats prêts à les brader au grand banquet du populisme ? Elles sont pourtant notre plus grande force. A moins que Montesquieu, lorsqu'il faisait l'apologie du « *doux commerce* » ou que Hayek, quand il affirmait que la liberté politique suivrait toujours le développement capitaliste, ne se soient trompés ? On ne saurait s'y résoudre ■

\* Mathieu Laine est entrepreneur, professeur affilié à Sciences po. Dernier ouvrage paru : « *Il faut sauver le monde libre* » (Plon).

## A l'Ouest, le mépris

PAR METIN ARDITI

**Alors que le Moyen-Orient se disloque, l'écrivain pointe les initiatives européennes et américaines prises depuis cent ans dans la région. Toutes désastreuses, selon lui.**

**L**e 30 octobre 1918, à Moudros, l'Empire ottoman signait l'armistice. Depuis, les initiatives occidentales en Orient se perpétuent en une cascade d'échecs. L'Occident n'a toujours pas compris l'Orient. On peut même affirmer que sa convoitise n'a eu d'égal que le dédain dans lequel il l'a tenu.

**1. L'impudence.** En juin 1916, les Alliés signaient les accords de Sykes-Picot, du nom des deux diplomates de deuxième rang à qui avait été confiée la tâche de dépecer une terre qui n'était pas la leur. A la France allait l'administration directe du Liban et de la Cilicie. Deux zones étaient créées, dites A et B, appelées sans vergogne zones d'influence, l'une au bénéfice de la France, regroupant le nord de la Syrie actuelle et la province de Mossoul, l'autre au bénéfice de l'Empire britannique, comportant le sud de l'actuelle Syrie et la Jordanie ainsi que la future Palestine mandataire. Le Koweït actuel et la Mésopotamie iraient sous l'administration directe de la Grande-Bre-

tagne. Enfin, une cinquième zone serait confiée à une administration internationale. Ainsi, deux ans et demi avant de pouvoir faire régner leur pouvoir sur ces territoires immenses qui leur étaient étrangers tant par la distance que par la civilisation et surtout par le droit international, l'Europe découpait l'Orient comme elle l'aurait fait d'un animal en mauvais état, mais bel et bien vivant.

**2. La dissimulation et le mensonge.** L'accord était censé être secret. Signé avec l'aval de la Russie tsariste, il fut découvert par le régime révolutionnaire, qui en informa le pouvoir ottoman. Ce dernier passa l'information au chérif de La Mecque, Hussein, à qui les Britanniques avaient pourtant promis, en 1915, un grand royaume arabe... L'indécence était partout.

**3. La captation.** En novembre 1917, une pleine année avant la chute de l'Empire ottoman, la Grande-Bretagne signait la déclaration Balfour, qui tenait lieu de promesse en vue d'éta-